

Les Cahiers de l'Atelier - N°2
Mai 1996

Prochaine manifestation :

MARDI 11 JUIN 1996

A 20 H 15

Salle Urbain VAES, I.A.G., Place Rabelais (parking Grand'Rue), Louvain-la-Neuve

“EVANGILE ET ENGAGEMENT POLITIQUE”

PAR

PIERRE ANSAY

Docteur en philosophie et lettres

Auteur de « Penser la ville » (avec R. Schoonbrodt), « Le capitalisme dans le vie quotidienne », « L'homme résistant ».

Au sommaire de ce numéro :

**Synthèse de la conférence
de Philippe VAN PARIJS
“Individualisme ou Solidarité”
27 février 1996**

**Compte-rendu de la conférence
d'André WENIN
“L'homme selon la Bible”
26 mars 1996**

**Synthèse de la conférence de Philippe VAN PARIJS du 27 février 1996 :
“Individualisme ou solidarité ?”**

Avertissement : ce texte constitue un résumé de l'exposé de Philippe Van Parijs, exposé qui n'a pu être enregistré pour des raisons techniques. Compte tenu de son intérêt, nous avons cependant souhaité en conserver une trace, même très incomplète. La rédaction des Cahiers prie tant l'orateur que le public de bien vouloir excuser le caractère lacunaire de ce texte, dont elle assume l'entière responsabilité.

Synthèse de l'exposé de Ph. VAN PARIJS

La lecture des actes de la première manifestation organisée par l'Atelier de l'Humanisme¹ a été l'occasion pour Ph. Van Parijs de se remémorer sa propre découverte du personalisme d'Emmanuel Mounier. C'est notamment dans l'ouvrage de ce dernier - "Introduction aux Existentialismes" - que l'orateur a perçu l'importance de cet "engagement" tellement mis en exergue par Mounier.

¹ Conférence donnée le 23 novembre 1995 par Monsieur Pierre HARMEL, Ministre d'Etat, sur le thème "Le personalisme, humanisme de demain ?", voir "Cahiers de l'Atelier" n°1 -déc. 1995. Ce cahier peut être obtenu par simple demande auprès des animateurs dont l'adresse figure à la fin du présent numéro.

Le sujet de la conférence porte sur l'individualisme, opposé à la solidarité. Emmanuel Mounier s'est inscrit précisément en faux contre l'individualisme, au nom du personalisme. On dénote chez Mounier de forts accents non conformistes et une ouverture d'esprit envers la diversité des conceptions de la "vie bonne". Un aspect malgré tout positif de l'individualisme consiste justement dans le respect de la liberté de choix dont il témoigne. Quant à la solidarité, elle exprime un souci égal pour tous les membres de la société.

La question centrale qui doit être posée est de savoir si la solidarité et l'individualisme sont compatibles entre eux. De manière plus précise, on peut poser cette double interrogation :

- La tolérance dont témoigne l'individualisme ne dégénère-t-elle pas en indifférence ?
 - L'affirmation de la solidarité ne justifie-t-elle pas des formes de paternalisme voire d'autoritarisme ?
- Actuellement, nos systèmes de sécurité sociale, par lesquels s'organise la solidarité, sont confrontés à trois défis : le vieillissement, la dualisation et la mondialisation. Ce sont les deux derniers défis qui

ont été développés par Ph. Van Parijs, en commençant par celui de la dualisation.

On sait que les régimes de sécurité sociale reposent sur les principes d'assurance et de solidarité. A la base, il y a un concept de réciprocité. Celle-ci peut être soit :

- de type probabiliste, celle que l'on rencontre dans les techniques d'assurance ;
- de type contrefactuel, lorsque l'aide répond à l'idée que l'aidant aurait pu être à la place de l'aidé.

Aujourd'hui, nos régimes de solidarité sont en crise alors que, paradoxalement, ils ont abouti à un taux de pauvreté qui est le plus bas d'Europe (6 p.c.). Notre système de sécurité sociale n'aurait-il pas atteint ses limites ? L'orateur évoque le cas des plus défavorisés, isolés et familles à un revenu. Améliorer leur situation s'avère difficile car, par exemple, procurer un revenu professionnel de 40.000 F. par mois ne représenterait qu'un écart de 8.000 F. par rapport aux revenus de sécurité sociale alors que le coût pour l'employeur serait de 80.000F. Une autre limite tient au développement de comportements individualistes qui ne jouent plus le jeu de la réciprocité dans la couverture des risques. L'assurance-chômage couvre le risque de se retrouver, involontairement, sans emploi. On constate, dans de nombreuses études, que dans la situation des ménages où un des conjoints bénéficie d'un revenu professionnel et l'autre d'un revenu de remplacement, ce dernier n'est pas incité à travailler. Or, notre système est conçu pour couvrir des risques, non des choix individuels.

La solidarité peut ainsi être minée par des choix individualistes, en premier lieu par la croissance des coûts qu'ils engendrent, en second lieu par le fait que ces choix génèrent un ressentiment à l'égard des "tricheurs" et une perte de confiance dans le système.

Abordant après le défi de la dualisation celui de la mondialisation-globalisation, Ph. Van Parijs évoque le phénomène de la mobilité croissante des facteurs de production. Cette mobilité traduit l'ajustement des comportements en fonction, notamment, du niveau des prélèvements obligatoires.

Dualisation et globalisation illustrent donc les conflits entre l'individualisme et la solidarité.

Comment résoudre ces conflits ?

L'essentiel est de ne pas laisser la solidarité se réduire, tout en respectant l'individualisme². Une option consisterait à transférer le pouvoir de décision à un niveau plus élevé. On pense évidemment à l'Europe. C'est la stratégie de globalisation de la démocratie. Il faut toutefois éviter les inconvénients de la centralisation. En outre, il n'est pas simple de "vérifier" le sentiment de solidarité à des niveaux supérieurs à celui des Etats. Une autre option serait d'activer un "patriotisme solidariste". La "stratégie patriotique" reposerait sur une intensification de l'allégeance. Plutôt que de considérer les Etats comme des entreprises, il s'agirait de réintroduire un projet collectif qui soit fondé sur une conception de la justice sociale qui combine un égal respect pour une grande diversité de conceptions de la vie et une égale sollicitude pour tous les membres de la société.

Vincent TRIEST (Atelier de l'Humanisme) s'est réjoui que Philippe Van Parijs ait évoqué l'apport d'Emmanuel Mounier en entamant son exposé. C'est vrai que le témoignage de Mounier est important, notamment pour son rejet de l'individualisme. L'individualisme conduit à vivre son existence sur le mode du "huis clos". D'un point de vue personnaliste, il y a un lien entre l'individualisme et le matérialisme. A

² On consultera sur ce point le dernier livre de Ph. Van Parijs "Sauver la solidarité", Ed. du Cerf, 1995.

l'opposé de celui-ci, le personnalisme affirme sa foi dans la destinée spirituelle et communautaire de l'homme.

En venant au contenu de la solidarité, à sa portée, à son sens véritable, l'intervenant s'est posé la question : « Y a-t-il place, à côté de la pure réciprocité dont il a été question dans le remarquable exposé de Philippe Van Parijs, pour une conception de la solidarité fondée sur l'asymétrie ? ». Autrement dit, la vraie solidarité n'est-elle pas affaire de non-réciprocité, donc d'asymétrie ? Il est clair que les logiques probabilistes et contrefactuelles dont il a été question relèvent de la réciprocité. Mais qu'en est-il de la fraternité et de la ... charité ? Référence est faite à la parabole du Bon Samaritain. Que se passe-t-il dans le for intérieur de celui-ci, à la vue de l'homme blessé gisant sur le côté du chemin ? En tout cas, il ne paraît pas argumenter (raisonner) : « Viens-lui en aide, car tu pourrais être à sa place ! » (logique de réciprocité). Le texte classique (Bible de Jérusalem) dit : « Il est pris de pitié ». A. Chouraqui, pour sa part, traduit de manière forte : « Il est pris aux entrailles ». C'est d'un devoir, d'un commandement, inscrits au plus profond de l'être, qu'il s'agit.

Au cours des échanges, on a évoqué le rapport entre les solidarités "chaudes" et "froides", "courtes" et "longues". C'est l'occasion de faire intervenir le concept de subsidiarité. On en fait la plupart du temps un usage réducteur, purement limitatif, restrictif. Or, la subsidiarité répond d'abord à la nécessité de féconder, de nourrir les solidarités longues, institutionnelles, par des solidarités courtes, rapprochées, à hauteur d'homme.

Quels sont les liens qui unissent solidarité, citoyenneté et nation ? C'est un thème sensible en Belgique, compte tenu de nos conflits communautaires et aussi de la présence d'une forte population immigrée.

Il nous faut refonder la citoyenneté en tant que modèle social dans lequel les relations dites longues entre les hommes sont marquées du double sceau de l'interdépendance (logique symétrique) et de la solidarité (asymétrie éthique).

Cette citoyenneté-là rend valable l'idée de nation. On peut - et d'ailleurs il faut - « refaire nation » en se gardant de tout chauvinisme. Refaire nation sur l'idée qu'entre les Belges, il a existé et qu'il existe encore un destin qui se partage et s'assume, solidairement, dans une "belgitude" vécue sans nostalgie belge.

Ainsi conçue, la solidarité justifie un triple rejet des chancres qui érodent la démocratie :

1. Le rejet de la fatalité : on peut s'organiser pour gérer la globalisation et la mondialisation de l'économie ;
2. Le rejet de l'individualisme dans ce qu'il a de séparateur ;
3. Le rejet de l'identitaire, lorsqu'il s'exprime sous la forme d'un modèle national auquel chacun devrait s'assimiler pour être reconnu en tant que citoyen.

Conférence d'André WENIN du 26 mars 1996 : 'l'homme selon la Bible'

Vincent TRIEST (Atelier de l'Humanisme)

Nous avons le plaisir de recevoir ce soir, pour la troisième manifestation de l'Atelier de l'Humanisme, l'Abbé André WENIN. André WENIN est prêtre et théologien. C'est un spécialiste de l'exégèse de l'Ancien Testament. Il enseigne cette matière à la Faculté de Théologie et de Sciences religieuses, ainsi qu'aux Facultés de Droit et de Philosophie et Lettres.

André WENIN a écrit cet ouvrage dont le titre est 'L'Homme Biblique'¹. Ce titre nous avait inspirés lorsque nous préparions en octobre dernier le lancement de notre 'Atelier de l'Humanisme', comme plate-forme de réflexion sur la philosophie personaliste. C'est du reste pourquoi la notice de présentation d'octobre 1995 - jointe aux actes de la conférence donnée par P. HARMEL le 23 novembre dernier - indiquait de manière explicite que - je cite - « (...) notre conception de l'homme, notre vision anthropologique, se nourrissent aux sources (notamment) des religions du Livre à travers différents canaux d'inspiration, parmi lesquels (notamment encore) les textes sacrés qui témoignent d'un 'homme biblique' ».

Nos activités - dois-je vous le rappeler - ont pour cadre un groupe de réflexion qui s'intitule 'Atelier de l'Humanisme'. Il y a plusieurs humanismes, mais leur trait constant ne devrait-il pas être la préoccupation de l'humain ? Cela paraît évident, mais c'est pourtant loin d'être toujours le cas ! Car si, hélas, l'histoire et l'actualité immédiates ne cessent de projeter devant nos yeux la vision de 'l'inhumain', la vision positive de 'l'humain' s'avère par contre plus évasive, 'l'évasif' étant ici la propriété de ce qui s'évade, s'échappe, se soustrait à sa responsabilité². « Suis-je le gardien de mon frère ? » disait déjà Caïn meurtrier d'Abel. « Qu'est-ce que la vérité ? » répondait Pilate à celui qui disait porter, *en personne*, témoignage de la vérité... Aujourd'hui encore, la vérité a mauvaise presse. Je veux parler de la vérité de l'homme. On préfère parler des 'valeurs' qui sont moins discutables et surtout moins dérangeantes, elles qui brillent au firmament des idées, là haut, loin au dessus de nos têtes ! Nous poserons donc obstinément notre question : quel est donc, ici-bas, le sens d'être un homme ? C'est là me semble-t-il LA question 'essentielle', plus porteuse que de s'interroger sur ce qu'est l'homme, sa nature - à supposer que l'on puisse jamais définir cela - ou sur ce qu'est l'humanité. Poser 'la question de l'homme', c'est donc s'interroger sur le sens, sur la signification pleinement humaine 'd'être' en tant qu'homme. Et quand j'évoque le 'sens', je veux parler de la direction ou de l'orientation qui permet à une créature créée libre de prendre le chemin de la vie - en fait une voie étroite - plutôt que la bifurcation qui mène à la mort ou aux mille morts de l'homme - et là c'est une autoroute qui s'ouvre ! « J'ai mis devant toi la Vie et la Mort, mais c'est à toi de choisir ». C'est écrit dans la Bible (Deutéronome). Alors Monsieur WENIN, est-ce que ce n'est pas cela, 'l'homme biblique', un être sans cesse confronté au choix de vivre ou de mourir ?

¹ L'Homme biblique, Anthropologie et éthique dans le Premier Testament, Ed. du Cerf, 1995.

² Citons ici Stéphane MOSES : « Plus originelle que sa liberté, la question de sa responsabilité définit le lieu où l'homme se constitue dans son humanité ».

André WENIN

La réponse que Dieu donne lui-même à la question : « J'ai mis devant toi la vie et la mort » c'est : « choisis la vie afin de vivre... » (Dt. XXX, 15).

Je vais essayer de vous parler de « l'homme selon la Bible » d'après le titre donné à la conférence. Ce titre m'est apparu comme assez trompeur, parce que dans la Bible il n'y a pas qu'une seule image de l'homme. Il y a plusieurs modèles d'homme. Il y a plusieurs manières de choisir la vie. Toutes ces manières de choisir la vie ont probablement toutes une sorte de point de convergence que l'on peut constater de manière assez claire en Jésus dont Pilate a dit "Ecce Homo", c'est-à-dire : « Voilà l'Homme ». Mais Jésus n'était pas dans n'importe quelle situation quand l'Evangile de Jean cite cette affirmation (Jn XIX, 5).

'A l'image de Dieu...'

Je voudrais vous faire partager ma réflexion ou vous présenter ma lecture actuelle - actuelle parce qu'elle est en mouvement, parce qu'elle évolue - de ce que la Bible dit, dès le point de départ, quand elle parle de l'homme. C'est un point qui m'a été inspiré après avoir lu les actes de la conférence de Pierre Harmel qui parlait de 'l'homme à l'image de Dieu'.

'L'homme à l'image de Dieu' est la première affirmation au Ch. I de la Genèse, quand Dieu se propose de faire l'être humain. Il dit : « Faisons l'être humain à notre image comme à notre ressemblance... » (Gn I, 26). Je voudrais creuser ce texte avec vous, afin de vous montrer comment je le lis et comment je perçois, à travers cette image de l'homme dans la Genèse, quelque chose de tout à fait fondamental sur la manière que nous avons de construire notre existence humaine, « si nous voulons choisir la vie ! ». L'homme à l'image de Dieu qu'il faudrait plutôt traduire par "l'être humain à l'image de Dieu" car il ne s'agit pas d'un homme, mais de "l'homme et de la femme".

L'expression : « Faisons l'humain à notre image » n'est pas une définition. A mes yeux, c'est un projet. Ce projet se situe dans un texte d'un genre particulier. C'est un texte qui parle des origines : « Au commencement... ». Il s'agit d'un texte de genre mythique dont la caractéristique est de chercher à dire le permanent de l'expérience humaine, c'est-à-dire ce qui résiste à tous les temps, à toutes les cultures, à tous les lieux. C'est la prétention de l'auteur biblique quand il dit : « Au commencement ... ». Il veut nous dire ce qui est fondamental, ce qui est essentiel.

Genèse 1, 26-31 :

- 26 « Faisons l'humain (Adam) en notre image, comme notre ressemblance ; qu'ils maîtrisent les poissons de la mer et les volatiles des cieux et le bétail et toute la terre, et tout rampant rampant sur la terre. »
- 27 « Et Dieu créa l'humain en son image, en image de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa. »
- 28 « Et Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Fructifiez et multipliez et emplissez la terre et soumettez-là et maîtrisez les poissons de la mer et les volatiles des cieux et tout vivant rampant sur la terre. »
- 29 Et Dieu dit : « Voici, je vous donne toute herbe semencant semence qui est sur la face de toute la terre et tout arbre qui a en

soi un fruit d'arbre semencant semence : pour vous, ce sera pour nourriture.»

- 30 « Et pour tout vivant de la terre et pour tout volatile des cieus et pour tout rampant sur la terre qui a en soi un être vivant, toutes verdure d'herbe (sera) pour nourriture. Et ce fut ainsi. »
- 31 « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici : c'est très bien ! Il y eut un soir et il y eut un matin - le sixième jour. »

Enigmes

Nous sommes donc au sixième jour où après avoir créé les animaux qui habitent la Terre - les animaux terrestres - Dieu dit : « Faisons l'humain à notre image comme à notre ressemblance ». Quand je traduis « Faisons l'humain », il est à remarquer que le verbe qui suit est « qu'ils maîtrisent » (au pluriel). Il ne s'agit donc pas de faire un homme, mais de faire l'humanité (ou des hommes), puisqu'ils sont au pluriel et doivent maîtriser poissons, volatiles, bétail et tout ce qui rampe sur le sol... L'être humain, ou l'humanité, est un terme qui renvoie aussi bien au concept individuel que collectif... Tout ce qui est écrit là concerne l'individu humain, des groupes humains ou l'humanité entière...

Je vous invite à regarder ce texte en commençant par être superficiel ! J'ai un maître qui m'a beaucoup appris et qui me disait que pour être profond, il faut être superficiel. Il faut regarder ce qui est en surface...

Le verset 26 présente le projet de Dieu concernant l'être humain qu'il va faire. Les versets 27 et 28 en sont la réalisation. C'est le conteur qui raconte ce que Dieu fait suite à ce projet. Quand on regarde en parallèle le projet de Dieu et la réalisation telle qu'elle est racontée, on s'aperçoit d'un certain nombre de différences qui sont, en quelque sorte, énigmatiques. Ce qui est intéressant : dans la Bible, la première manière de parler de l'homme est donc sur le mode de l'énigme...

« Faisons humain en notre image comme en notre ressemblance ». Scrutons le texte. Il y a au moins trois différences entre ce que Dieu projette de faire et ce qu'il réalise effectivement. Il projette en disant « Faisons » et, dans la réalisation, le verbe qui correspond est « Dieu créa ». Il y a ici deux différences : la première c'est qu'il dit « Faisons » ... et qu'il « créa ». La différence de verbe est peut-être sans portée à nos yeux. Toutefois, le verbe créer, dans la Bible, est attribué exclusivement à Dieu comme sujet. Il ne signifie pas "faire à partir de rien", mais "faire quelque chose d'inouï, d'inattendu." Seul Dieu est sujet du verbe "créer" dans la Bible. Le verbe "faire" est beaucoup plus large, lui qui a beaucoup de sujets, de sujets humains, en dehors du sujet divin. Pourquoi le narrateur dit-il que « Dieu créa » (avec un verbe restreint) alors que Dieu avait utilisé un verbe plus large : « Faisons » ? La deuxième différence est que Dieu dit : « Faisons » à la première personne du pluriel et que l'on ajoute qu'« il créa », au singulier ! En hébreu, on n'utilise pas de pluriel majestatif pour quelqu'un. Pourquoi alors dit-il « Faisons » ? A qui s'adresse-t-il quand il dit « Faisons » ?

Une autre énigme se présente quand Dieu dit : « Faisons l'humain en notre image, comme notre ressemblance ». Il utilise deux termes différents. Le narrateur dit ensuite « Dieu créa l'humain en son image, en l'image de Dieu ». Il évite d'utiliser le terme ressemblance. Où est passée la ressemblance ?

La troisième différence correspond à un « blanc » dans l'intention de Dieu quand le narrateur dit que Dieu crée l'homme "mâle et femelle" (et non pas comme le dit la liturgie : "homme et femme"). Les termes mâle et femelle sont utilisés tant dans le règne animal que dans le règne humain ! Pourquoi le narrateur utilise-t-il l'expression "mâle et femelle" utilisée aussi pour les animaux ?

Une dernière question se pose. Pour la découvrir, il faudrait lire tout le texte où revient, comme un refrain : « Et Dieu vit que c'est bien ! ». En effet, après la création de l'homme, il n'est pas dit que « C'est bien ». La question est de savoir pourquoi l'homme ne serait-il pas bien ? Le « Très bien » vient après que Dieu eut donné à l'homme sa nourriture, qui est végétale. Si on avait lu entièrement Genèse I, on aurait vu qu'à un autre endroit on ne dit pas après une création de Dieu que « Cela était bien ». C'est le deuxième jour. Le premier jour, il sépare les eaux. Il faut ici s'imaginer la symbolique du texte. A l'origine Dieu traite une boule d'eau chaotique, une boule salée, un immense océan sans points de repère. Il organise donc dès le deuxième jour l'espace. Il crée la voûte des cieus. C'est une sorte de voûte solide qu'il sépare des eaux d'en haut, qui tombent dès qu'il pleut, des eaux qui se trouvent en dessous qui vont former l'océan sur lequel, le troisième jour, Dieu fera paraître la terre sèche. Le deuxième jour, quand Dieu crée la voûte des cieus, en séparant les eaux des eaux, pour créer un espace au centre des eaux, on ne dit pas que : « Cela était bien ! ». C'est seulement le troisième jour, quand Dieu a fait paraître la terre sèche qu'il dit que « Cela était bon ! ». Pourquoi Dieu ne dit-il pas le deuxième jour que « Cela était bon » ? Le ciel, la demeure de Dieu, ne seraient-ils pas bons ?

Les Juifs disent que ce n'est pas bon parce que l'espace n'est pas entièrement aménagé. Le chaos n'a pas été entièrement aménagé de telle sorte que la vie soit possible. Dès que la Terre va apparaître, Dieu y mettra les végétaux et enfin les animaux. Le deuxième jour, quand Dieu a créé la voûte des cieus et séparé les eaux des eaux, il ne dit donc pas que « c'est bien » parce que ce n'est pas complet. Tout n'a pas encore émergé du chaos pour permettre à la vie d'avoir un lieu accueillant. Si après la création de l'homme, Dieu ne dit pas que « c'est bien », c'est peut-être aussi parce que l'homme n'est pas achevé. Celui-ci est incomplet. Il n'est pas entièrement tiré du chaos. Il est seulement sorti des mains de Dieu, comme une sorte d'ébauche. On peut dès lors comprendre d'autres énigmes.

L'humain en chantier

Que veut dire « Dieu créa » ? Cela signifie que dans le "faire" Dieu fait sa part, que lui seul peut faire, à savoir "créer", puisque le verbe "créer" a seulement Dieu comme sujet. Toutefois, le "faire" est plus large. Il reste en fait quelque chose à faire. C'est la personne à qui il s'adresse quand il dit « Faisons ». Il s'agit de l'humain qu'il a devant lui, qu'il projette de créer. Il dit en fait : « Faisons, toi l'humain et moi, faisons l'humain ». Dieu ne peut pas faire tout seul l'humain. L'humain sort des mains de Dieu inachevé, incomplet, à l'état partiel de chaos. L'humain, individuel et collectif, va devoir travailler à sa propre réalisation. Dieu a fait sa part. Le reste du "faire" est remis à l'homme. L'homme est invité à collaborer à sa propre édification. C'est pourquoi lorsqu'il est écrit que « Dieu fit l'homme à son image », il n'est pas ajouté : « à sa propre ressemblance ». L'homme est créé à l'image de Dieu, mais il va devoir se construire à la ressemblance de Dieu. La ressemblance n'est pas donnée. La mission de l'homme est de se faire ressemblant à l'image de Dieu.

Pourquoi ajouter qu'il est mâle et femelle ? C'est précisément pour dire que quelque chose n'est pas accompli. L'homme est mâle et femelle comme un animal. Mais à partir de là, il va devoir se construire homme ou femme. L'humanité va devoir s'arracher à quelque chose qui reste animal, inaccompli, inhumain. Elle va devoir travailler le brut pour devenir homme ou femme en mariant le masculin et le féminin. Il y a comme une potentialité qui doit se déployer, mais l'ordre humain et pas seulement de manière animale. Ce n'est pas par hasard que c'est sur le plan de la sexualité que l'aspect animal est noté dans le texte.

L'homme est un être inachevé à qui Dieu indique une voie (verset 28).

Maîtriser sa maîtrise

Dieu dit « Faisons l'humain à notre image comme notre ressemblance ». Il précise immédiatement après : « Qu'il maîtrise les poissons de la mer, les volatiles des cieus, le bétail et toute la terre et tout rampant rampant sur la terre ». Dès qu'il a créé l'homme à son

image, il le bénit, il lui ouvre une voie de vie en lui disant : « Fructifiez et multipliez et emplissez la terre et soumettez-la et maîtrisez les poissons de la mer et les volatiles des cieux et tout animal rampant sur la terre ». Créé à l'image de Dieu, comment l'homme va-t-il se réaliser, si ce n'est que par la maîtrise ? L'être humain va donc se réaliser par la maîtrise. Le projet de Dieu porte sur toute la terre et en particulier les animaux. L'homme se réalise en maîtrisant une certaine maîtrise. Une faute méthodologique consiste à partir de l'image de Dieu que l'on a dans la tête. Parler de l'image de Dieu ne peut présupposer que l'on sait qui est Dieu. Quelle est donc l'image de Dieu dans la Genèse ? A l'image de qui l'homme est-il créé ?

La première image qui se dégage de la Genèse est celle de la maîtrise d'un Dieu qui domine le chaos, qui maîtrise les ténèbres pour y faire apparaître progressivement un monde cohérent, harmonieux. Dans notre texte, il n'y a pas une seule négation. Quand l'on parle de maîtrise, il faut regarder de plus près la qualification de la maîtrise. Dans le texte de Dieu ne crée pas à partir de rien. Dieu crée à partir du chaos. Le chaos est décrit comme ceci : « Quand Dieu commença à créer le ciel et la terre, la terre était "tohu et bohu", c'est-à-dire vide, informe, et ténèbres sur la face d'un abîme, et vent de Dieu agitant sur la face des eaux ». Il y a ici un chaos formé de trois éléments : un tohu-bohu formé d'un abîme c'est-à-dire d'une masse d'eau inhospitalière, de l'obscurité et de la présence d'un grand vent. Que fait Dieu du chaos ? Il l'organise progressivement pour qu'il soit hospitalier à la vie : faire la lumière sans pour autant éliminer entièrement les ténèbres. L'un et l'autre sont désormais en alternance : le matin et le soir. L'alternance est bonne ! Dieu fait ensuite émerger de la masse d'eau la terre sèche. De là, l'espace est organisé et permet à la vie de jaillir. Ici non plus Dieu n'élimine pas l'élément chaotique qu'est l'eau. Elle va rester dans un ensemble harmonieux. Il y a un dessus et un dessous et une droite et une gauche. L'espace est structuré. L'océan a sa place, il ne forme plus le tout. Quand Dieu maîtrise le chaos, il ne détruit pas. Il organise et laisse même la place aux éléments négatifs. Le grand souffle ? Il s'agit des premiers mots : « Et Dieu dit ». Pour dire, il faut maîtriser le souffle. Non pas l'éliminer, mais l'utiliser de sorte qu'il forme une parole articulée : « Et Dieu dit : que lumière soit ! ». Les trois éléments du chaos : ténèbres, masse d'eau et vent de Dieu se retrouvent ainsi tous trois dans l'acte créateur, respectés, ayant leur place et non éliminés. Dieu exerce une maîtrise qui ne détruit rien. Il assigne à chaque chose sa place. La première qualification de la maîtrise paraît ici de façon fondamentale : celle de l'organisation qui permet la vie.

Le deuxième élément revient comme un refrain : « Et Dieu vit que c'est bien ». Il y a ici la mise en évidence du regard. Qui dit regard dit aussi distance. Le regard que Dieu porte sur les éléments qui interviennent les uns après les autres est celui de l'émerveillement. Dieu s'émerveille de ce qui n'est pas lui ! Ce qui fait partie de l'acte créateur, si même on ne le voit pas ! Pour exister, il faut être considéré par quelqu'un. Si l'on n'est pas regardé, on n'existe pas. Le regard ouvre un espace où la personne prend existence. Dieu prend distance, regarde et, parfois, appelle. La création de Dieu n'est pas seulement un "faire"; c'est aussi un "regarder", un "laisser être", qui donne à l'objet toute sa place et même la place de ce qui est admiré. La maîtrise n'est pas seulement exercer un pouvoir. Créer, c'est prendre du recul, faire preuve de tendresse, laisser être³.

Le texte se termine par le sabbat de Dieu. Le septième jour, Dieu se repose. Le narrateur dit que Dieu achève la création en se reposant. Dieu achève le septième jour en se reposant. L'achèvement de la création est le fait que Dieu arrête. Il met une limite à sa maîtrise. Pendant six jours, il a structuré l'espace, il a aménagé cet espace, il a fait venir les vivants à l'être. Le septième jour, il arrête le déploiement

de force. Il faut retenir que le septième jour, Dieu met une maîtrise à sa propre maîtrise. Il se montre plus fort que sa force. La maîtrise de Dieu est une maîtrise maîtrisée. Ce que signifiait d'ailleurs le fait qu'il ne détruisait rien. La maîtrise maîtrisée est la toute puissance de celui qui est puissant parce qu'il se limite. Pourquoi la puissance de Dieu est-elle limitée ? Dieu se retire du monde et libère ainsi un espace d'autonomie pour le monde et pour l'homme. Dieu se retire en laissant à l'autre une place pour développer sa propre existence en autonomie. Un des sens du sabbat de Dieu consiste à se donner une limite pour que l'autre ait son propre espace afin de développer sa vie en autonomie. La maîtrise de Dieu est donc essentiellement une maîtrise maîtrisée.

Altérité

Si l'être humain est appelé à maîtriser, pour réaliser en lui l'image de Dieu, il est appelé à un certain type de maîtrise. Au verset 28, l'être humain reçoit l'ordre de maîtriser la terre et, en particulier, les animaux. Sur cet arrière-fond, l'homme reçoit sa nourriture. Les êtres humains reçoivent deux types de végétaux, à savoir, grosso-modo, les céréales et les fruits des arbres fruitiers. L'homme reçoit une nourriture végétale. Il s'agit d'une nouvelle énigme. Celle-ci signifie que l'homme doit savoir maîtriser les animaux. Cette énigme propose une manière de vivre la maîtrise sur les animaux. Car si l'homme mange non pas les animaux mais les végétaux, cela signifie que l'homme peut ne pas aller jusqu'au bout de la maîtrise sur l'animal qui consisterait à le manger après l'avoir tué ! Quand Dieu propose à l'homme une nourriture végétale, il lui propose une manière de vivre, une maîtrise qui laisse place à la vie de l'autre. Il y a une limite qui se limite pour que l'autre ait la vie. Le respect de l'autre est la limite de ma maîtrise. Se réaliser à l'image de Dieu, c'est maîtriser, mais d'une maîtrise qui est maîtrisée elle-même, qui est sans violence, qui se limite par respect pour la vie de l'autre, de l'homme et même de l'animal. C'est donc l'image d'une maîtrise qui se maîtrise, qui est douceur. La douceur est ici non celle du faible, mais de celui qui a barre sur sa propre force au point de pouvoir la limiter pour laisser place à l'autre. Le verset 30 indique que les animaux sont aussi végétariens ! On est dans une situation hors du réel, ce qui est à interpréter. Nous avons ici une métaphore. Si l'être humain, individu ou collectivité, se tient à un donné végétarien, c'est-à-dire exerce sa maîtrise sur les choses et les gens de manière limitée, de façon à laisser à l'autre son espace pour sa vie, dans ce cas il va présider à une sorte de coexistence pacifique au sens fort du terme. Les gens pourront exister ensemble sur un même espace sans se manger les uns les autres. Si l'humain peut maîtriser, tout en maîtrisant sa maîtrise, pour permettre la vie de l'autre, alors les animaux ne se mangeront pas entre-eux. Ou les hommes ne se mangeront pas entre-eux ! Le végétarisme animal parle d'une société pacifiée, où chaque être et chose auraient sa place, sans prendre celle des autres (cf. Isaïe XI) : « Sous l'égide du plus faible d'entre les hommes, l'enfant, les animaux eux-mêmes, ne se mangent plus ». Ce ne sera cependant possible que si la justice est instaurée ! En Genèse I, la justice est que chacun occupe son espace sans envahir celui des autres, que chacun puisse maîtriser la maîtrise qui est la sienne : l'homme doit présider un tel ordre. Si l'homme respecte toute altérité humaine ou autre, s'il renonce à un pouvoir totalitaire qui est de l'ordre de l'imaginaire, alors il peut présider à un "vivre ensemble" pacifique. Quand Dieu met de l'ordre dans les forces chaotiques du monde et que l'homme, quand il est créé, a encore quelque chose de ce chaos parce que non encore organisé, parce qu'il y a encore de l'animal en lui - mâle et femelle -, cet homme donc va devoir lui aussi maîtriser un chaos, et un chaos en lui-même. Comme Dieu met de l'ordre dans les forces chaotiques du monde, l'être humain est appelé à mettre de l'ordre dans les forces chaotiques de lui-même, tant au niveau collectif ou individuel. Dans l'homme, mâle et femelle, il y a quelque chose d'animal, d'inhumain, de pas encore humanisé.

Parole de Dieu, parole de l'homme

Dans "Malaise de la Civilisation", Sigmund FREUD écrit ceci : « Voici une part de vérité que l'on nie volontiers. L'homme n'est pas cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au

³ Note des Cahiers : on pense ici à la formule reprise dans la notice de présentation de l'Atelier de l'Humanisme (octobre 1995), formule selon laquelle le personnalisme préfère : « (...) la liberté du "laissez-être", mieux marquée encore par le souci d'autrui en devenant celle du "donner à être", jusqu'à devenir, sur la trace d'un Lévinas, la liberté convoquée à la responsabilité du "sujet-pour-Autrui", unicité du "moi pour Lui" plutôt qu'individualité du "soi pour soi" ».

compte de ses données instructives une bonne somme d'agressivité. L'homme est en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression au dépend de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier et de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer : « Homo homini lupus ». Qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? En règle générale, cette agressivité cruelle, ou bien attend une provocation, ou bien se met au service de quelques desseins dont le but serait tout aussi accessible par des moyens plus doux. Dans certaines circonstances favorables, en revanche, quand par exemple les forces morales qui s'opposaient à ces manifestations et jusque là les inhibaient ont été mises hors d'action, l'agressivité se manifeste aussi de façon spontanée, démasque dans l'homme la bête sauvage qui perd alors tout égard pour sa propre espèce ». L'auteur ajoute : « Quiconque évoquera dans sa mémoire les horreurs des grandes migrations des peuples, ou de l'invasion des Huns, celles commises par les fameux Mongols de Gengiskhan ou de Tamerlan, ou celles que déclenchera la prise de Jérusalem par les pieux croisés, sans oublier celles de la dernière guerre mondiale... ». Le texte est écrit en 1929. Depuis lors, il y a eu d'autres exemples... Il y a donc dans l'homme quelque chose de chaotique, au sens d'animal. Dans l'homme, dans les groupes humains, il y a des forces animales, inhumaines, que l'homme est invité par ce texte à maîtriser. A maîtriser mais sans tuer ! Comment maîtriser sans violence, sinon comme Dieu lui-même, par la parole ? L'animalité, en l'homme, peut être maîtrisée, sans être annihilée, par une parole qui la reconnaît et la nomme. La parole donne des noms ! Donner des noms, c'est reconnaître l'existence de quelque chose. Nommer la violence en l'homme lui permet de se déployer. L'homme est invité par le texte biblique à maîtriser les forces, sans les casser, sinon il perdrait son dynamisme, tout en leur mettant une limite, de sorte que la vie d'autrui puisse être respectée. Il est important de relever que le "pouvoir être" de l'homme soit donné en même temps que le don de la nourriture. Il est toutefois indispensable de marquer une limite à ce manger. Il ne faut pas manger l'autre. Il ne faut pas manger l'animal. Il ne faut pas laisser aller jusqu'au bout sa possibilité de maîtrise qui comprend la violence. Manger est, symboliquement, la transformation du non-humain en humain, par l'assimilation. L'humanisation de l'homme passe donc par la maîtrise de la maîtrise symbolisée au niveau du manger. Le péché, lui, se jouera autour du manger. La loi qui accompagne le don de la nourriture est aussi la loi du don de vivre. La loi nous dit que l'homme ne vit pas seulement de pain : il vit de parole ! Au verset 31, Dieu ajoute, en ayant vu tout ce qu'il avait fait : « Cela est très bien ». Il y ajoute un "mode d'emploi" : l'invitation à vivre, mais à vivre "pas l'un sans l'autre". Maîtriser sa propre maîtrise, se réconcilier avec soi-même, avec un groupe, est peut-être le gage d'un usage juste du pouvoir que nous avons. Celui qui sait travailler son désir, sait utiliser son pouvoir, sans en faire un lieu pour combler ses frustrations, sans les faire subir par les autres. Une douce maîtrise de soi, une réconciliation avec soi-même, est le gage d'un usage juste du pouvoir, dans le respect de la vie des autres, dans le respect de toute altérité. On peut, ici, introduire la notion de pluralisme.

J'ai commencé avec la figure de Jésus, je terminerai avec celle-ci. Il est effectivement "l'homme à l'image de Dieu". En Colossiens (I, 15), il est dit qu'il est l'image du Dieu invisible. Jésus est l'être de douceur, profondément réconcilié avec lui-même, maître de sa propre maîtrise au point de la mettre au service de la vie, de la liberté des autres, dans le respect de leur vérité, de leur altérité. Jésus est l'image de Dieu, car jusqu'à la mort, il donnera cette image de l'homme.

Pour suivre :

“Evangile et engagement politique”

11 juin 1996

voir annonce à la 1ère page



Renseignements sur l'Atelier :

V. TRIEST, 4 rue de Vismes,
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE ☎ 010/45.52.50

B. MANGELINCKX, 22 Cours du Bia Bouquet,
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE ☎ 010/45.28.34

D. DUSTIN, 3 Clos de la Cuterelle
1325 DION-LE-MONT ☎ 010/68.03.77

C. LEROY, 42-B rue Haute
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE ☎ 010/45.18.34

L'Atelier de l'Humanisme bénéficie
du soutien de l'ARC (Action et
Recherche Culturelles - A.S.B.L.)